



Égypte/Monde arabe

24 | 1995

Anthropologies de l'Égypte 1

L'image des Bédouins dans « La Description de l'Égypte »

Sarga Moussa



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ema/638>

DOI : 10.4000/ema.638

ISSN : 2090-7273

Éditeur

CEDEJ - Centre d'études et de documentation économiques juridiques et sociales

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 1995

Pagination : 87-112

ISSN : 1110-5097

Référence électronique

Sarga Moussa, « L'image des Bédouins dans « La Description de l'Égypte » », *Égypte/Monde arabe* [En ligne], Première série, Anthropologies de l'Égypte 1, mis en ligne le 08 juillet 2008, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ema/638> ; DOI : 10.4000/ema.638

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

© Tous droits réservés

L'image des Bédouins dans « La Description de l'Égypte »

Sarga Moussa

- 1 Depuis le Moyen-Âge, les Bédouins sont considérés par les pèlerins comme une épreuve sur le chemin de la Terre Sainte. Entourés d'infidèles dans un voyage qui les soumet à toutes sortes de tentations, les chrétiens qui se rendent à Jérusalem craignent d'être attaqués dans le désert. Figure démoniaque dans un monde hostile, insoumis au pouvoir, le Bédouin (qu'on appelle en général Arabe à cette époque) inspire la peur aux Européens. Un voyageur anonyme, parti en 1480 de Venise, renonce à s'arrêter à Ramleh lorsque se propage la rumeur de la présence de nomades arabes près de ce village de Palestine : « et ne y fusmes point, pour ce qu'il y avoit des Arabes qui sont mauvaises gens et nous eussent pillés et batus, car ils ne sont point subjects et ne craignent rien »¹.
- 2 Cependant, au XVIII^e siècle, on assiste à un renversement de cette image négative : en même temps que le terme de Bédouin se répand dans les récits de voyage, se forme un véritable mythe du bon nomade, hospitalier et vertueux, vivant librement et simplement, comme les patriarches de l'Ancien Testament². Ce nouvel imaginaire, qui correspond à une rupture dans l'épistémè classique vers 1750³, fait du désert un espace qu'il est désormais concevable de décrire autrement qu'en termes de vide angoissant ou de danger pour l'étranger qui le parcourt. Dès lors, il faut se poser la question de savoir quelles sont les images préexistantes qui permettent de percevoir et de représenter le monde bédouin à l'aube du XIX^e siècle.
- 3 L'héritage des Lumières laisse-t-il transparaître une attirance pour les Bédouins chez certains auteurs de la *Description de l'Égypte* ? Peut-on, à l'inverse, déceler une résurgence des vieilles peurs qui hantaient les voyageurs jusqu'au XVII^e siècle ? Ces deux visions, euphorique et dysphorique, sont-elles conciliables avec l'ambition scientifique de la *Description* ?
- 4 Le répertoire des auteurs de cette dernière qui parlent des Bédouins a été établi, de manière quasiment exhaustive, par René Maunier⁴. Je retiendrai de sa *Bibliographie* essentiellement les deux textes centraux que sont le « Mémoire sur les tribus arabes des déserts de l'Égypte » (1809), de Du Bois-Aymé, et les « Observations sur les Arabes de

l'Égypte moyenne » (1809), de Jomard, textes qui constituent deux points de vue le plus souvent opposés⁵.

Du Bois-Aymé et l'héritage du mythe bédouin

- 5 Jean-Marie Joseph Aymé-Dubois, dit Du Bois-Aymé (1779-1846), membre de la Commission des sciences et des arts d'Égypte, est engagé dans l'expédition à titre d'officier du génie et de naturaliste⁶. Son « Mémoire sur les tribus arabes » constitue le texte le plus important de la *Description de l'Égypte* concernant les Bédouins⁷. Le début de ce mémoire laisse croire à une hostilité de l'auteur à l'égard de ceux-ci, attitude qu'on peut interpréter comme une concession rhétorique à Jomard, secrétaire général de la Commission d'Égypte, et selon lequel les nomades représentent un danger perpétuel pour la population sédentaire : « On les voit rôder autour de l'Égypte, comme des animaux affamés autour d'une riche proie. »⁸ En fait, toute la suite de ce texte témoigne au contraire de la séduction qu'exerce sur Du Bois-Aymé le mode de vie des nomades arabes. Cette fascination transparaît notamment dans un certain nombre d'observations dispersées mais cohérentes, et qui tendent à illustrer les valeurs fondamentales des Lumières. Il y a d'abord le sentiment qu'ont les Bédouins de « leur liberté », qui les conduit à regarder « avec mépris les nations d'esclaves dont ils sont entourés »⁹. Cette insistance sur le goût de l'indépendance des Arabes nomades apparaît, dès la seconde moitié du XVIII^e siècle, dans le contexte de la critique du « despotisme ottoman ». Les Bédouins sont ainsi, pour Savary, des « martyrs de la liberté » préférant la solitude des déserts à toute domination étrangère¹⁰. Cette conception pré-révolutionnaire s'intègre sans difficulté dans le cadre de l'expédition d'Égypte, dont le chef se présente comme le libérateur de la tyrannie mamelouke. Du Bois-Aymé se livre ensuite à un éloge de la *fraternité* bédouine, éloge qu'on trouve déjà en germe chez des voyageurs comme Choiseul-Gouffier et Volney (thème de l'hospitalité des nomades arabes), mais qui se cristallise dans le « Mémoire sur les tribus arabes » pour contester de manière énergique un discours stéréotypé sur le goût du pillage chez les Bédouins. Du Bois-Aymé évoque ainsi un épisode rapporté par Vivant Denon sur un cheikh qui, bien que poursuivi dans le désert par l'armée française, avait partagé son dernier pain avec un soldat qui l'avait fait prisonnier : « De pareils traits honorent l'humanité, et nous ne devrions pas autant médire d'une nation qui compte des hommes si généreux parmi ses citoyens », conclut Du Bois-Aymé¹¹. Enfin, la description de l'anatomie des Bédouins conduit leur auteur à faire de ceux-ci des êtres prédestinés à incarner l'égalité de l'ère nouvelle : « Il règne une grande uniformité dans leur taille, qui ne varie guère que de cinq pieds quatre pouces : on ne voit point, comme parmi nous, de pygmées à côté de géants, d'avortons à côté d'athlètes ; on ne rencontre point d'estropiés de naissance : les forces physiques, comme les forces morales et politiques, ne se rapprochent nulle part autant de l'égalité. »¹²
- 6 Les Bédouins apparaissent ici comme un peuple exemplaire, frère de cette Révolution française dont Bonaparte prétendait être le continuateur. Mais ils ne servent pas seulement à faire une critique implicite de l'Ancien Régime. Certaines remarques de Du Bois-Aymé montrent que celui-ci considère aussi les Arabes nomades comme supérieurs, sur certains plans, à ses contemporains européens. Ainsi le *topos* de l'*immobilité orientale*, qui empêcherait tout progrès en Orient¹³, acquiert ici une valeur positive pour donner à voir les Bédouins comme une nation unie, dont la fidélité à ses traditions empêcherait les conflits de génération. Alors que « le costume [bédouin] ne varie jamais, qu'il est ce qu'il était dans les temps les plus reculés », la mode, en Europe, « porte encore son empire sur

tous les usages de la vie, et il en résulte trop souvent une opposition pénible entre la Jeunesse et la vieillesse »¹⁴.

- 7 Cette valorisation des Bédouins fait parfois appel à des arguments qui peuvent paraître contradictoires, raison pour laquelle on est autorisé à parier d'un *mythe* (constitué d'éléments hétérogènes) à leur égard. En voici un autre exemple : l'accent mis par Du Bois-Aymé sur la permanence des usages chez les Bédouins n'exclut pas, à un autre endroit du texte, une réflexion sur l'histoire des sciences (donc sur une Histoire en développement), où la hiérarchie habituelle de la supériorité européenne se trouve renversée : « Bien avant que nos botanistes eussent découvert les sexes des plantes, les Arabes employaient déjà les dénominations de mâles et de femelles pour distinguer les dattiers qui portent des fleurs seulement, de ceux qui portent des fleurs et des fruits »¹⁵.
- 8 À cette tentation, plutôt rare chez Du Bois-Aymé, d'inclure les Bédouins dans une Histoire universelle, s'oppose le modèle d'une société archaïque inspiré du *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755), de Rousseau. C'est en effet l'image d'une humanité n'ayant pas encore connu la civilisation ni ses contraintes, qu'on trouve dans l'éloge de l'« imagination vive et ardente » des Bédouins : leur langage serait « celui de l'enfance des peuples, comme de l'enfance de l'homme ; peu d'abstractions, beaucoup d'images »¹⁶. On retrouve d'ailleurs, dans d'autres textes de la *Description de l'Égypte*, des accents rousseauistes comparables lorsqu'il est question des Bédouins¹⁷.
- 9 Il arrive que l'éloge des vertus *naturelles* des Bédouins donne lieu, par contrecoup, à une critique de l'attitude brutale des soldats français en Égypte. Du Bois-Aymé admire par exemple la patience et la franchise d'un groupe de nomades venus se plaindre de l'injustice qu'ils avaient subie, alors qu'ils auraient pu user de représailles¹⁸. Mais le plus souvent, c'est bien la France dans son ensemble (et pas seulement celle de l'Ancien Régime) qui est le terme de comparaison servant à construire une opposition : « Chez les peuples que nous nommons sauvages, l'homme n'est gêné que par les événemens ; une foule de lois, de réglemens, d'entraves de tout genre, ne lui ôte point l'usage de ses facultés : il n'est pas même obligé d'obéir à la majorité ; ayant peu de besoins, il fuit s'il est mécontent, et trouve partout un asile »¹⁹.
- 10 Il s'agit là, bien entendu, d'une vision illusoire du monde bédouin, où l'individu est en réalité fortement soumis à la communauté et aux pressions de sa famille. L'image de cette société *primitive*, où les rares conflits semblent se régler sans la médiation des lois (dont l'existence est un symptôme de décadence pour Rousseau), apparaît ici comme un contre-modèle aux secousses post-révolutionnaires.
- 11 On voit que Du Bois-Aymé utilise deux stratégies de représentation concurrentes, l'une consistant à idéaliser les Bédouins en les opposant aux Français, l'autre à souligner les points de ressemblance entre les deux peuples, en particulier lorsqu'il s'agit des valeurs prônées par la Révolution. On peut rattacher à cette deuxième stratégie le *patriotisme* dont il crédite les tribus arabes : « Elles ont pour ces affreuses solitudes le même amour qu'un Français éprouve pour les beaux champs »²⁰. Mais il arrive aussi que Bédouins et Français soient présentés à travers leurs « défauts » communs, ce qui permet de relativiser une altérité négative qu'il ne paraît pas possible de contester comme telle. Du Bois-Aymé reprend ainsi l'une des critiques les plus souvent formulées à l'endroit des cheikhs arabes, à savoir la façon dont ils monnaient leur protection en exigeant un tribut des voyageurs qui traversent leur territoire. Or cette pratique, dit-il, est « conforme au droit des nations ». En effet, l'auteur du « Mémoire sur les tribus arabes », qui est directeur des douanes pour les provinces italiennes au moment où il rédige ce texte, est

bien placé pour savoir que les Européens connaissent parfaitement le système de la taxation aux frontières : « N'avons-nous pas aussi des lois sévères sur les passe-ports, et des douanes pour les marchandises étrangères qui traversent notre territoire ? Ne punit-on point par la confiscation, l'emprisonnement, les fers et la mort, même, ceux qui emploient la ruse ou la force pour s'y soustraire ? »²¹

- 12 Du Bois-Aymé oscille donc entre une anthropologie universaliste et une ethnographie de la différence. Cependant, toute la fin du « Mémoire sur les tribus arabes » semble opter pour une mise en valeur des spécificités culturelles. Cette apparente mise à distance des Bédouins a en réalité pour fonction de créer un espace symbolique de rencontre qui va permettre un *rapprochement* progressif du narrateur. En effet, celui-ci s'implique de plus en plus comme personnage de son propre récit, et donne une image de soi comme voyageur ouvert à l'altérité, voire fasciné par la société dans laquelle il tente de s'intégrer. La rencontre avec les Bédouins Terrâbins est à cet égard révélatrice. Elle est placée d'emblée sous le signe de la confiance mutuelle : « Tu auras un guide, j'ai fait la paix avec les Français », assure le cheikh de cette tribu à Du Bois-Aymé qui se trouve un jour seul dans un camp arabe²². Un mois plus tard, l'officier français revient avec quelques soldats chez ses hôtes bédouins. Ils assistent alors au fameux *jerid*, qui leur rappelle les tournois des chevaliers au Moyen-Âge²³ : « Je m'y étais déjà exercé plusieurs fois ; et aimant avec passion ces sortes de jeux, je ne pus résister au désir d'y prendre part ; je me mêlai parmi eux », note le narrateur avec un plaisir manifeste²⁴. Ce motif de l'*imitation* des rituels bédouins sera repris et amplifié jusqu'à la fin du « Mémoire sur les tribus arabes », qui se transforme ainsi en une sorte de récit de voyage de type presque nervalien, donnant lieu à la représentation euphorique d'un voyageur momentanément immergé dans une société étrangère. Cela va de l'image des soldats français mangeant à la façon arabe avec des Bédouins²⁵, à celle des salutations de départ scellant leur amitié²⁶, en passant par la peinture d'une véritable « scène du désert »²⁷ où le narrateur se peint complaisamment dans l'attitude d'un nomade écoutant des improvisations poétiques : « Combien de fois, assis avec eux, n'ai-je pas vu le soleil disparaître à l'extrémité du désert ! [...] Que l'on se représente tous ces hommes drapés de la manière la plus pittoresque, leur barbe noire, leurs dents blanches comme l'ivoire [...] : qu'on se représente encore un Français dans le costume de son pays, admis avec confiance aux plaisirs de la tribu... »²⁸
- 13 C'est là, avant la mode romantique, un véritable tableau orientaliste aux couleurs contrastées que veut évoquer cette description imagée renforcée par l'anaphore du qu'on se représente. La « douce ivresse » que procurent les tasses de café passant de main en main, ainsi que l'évocation des « contes dans le genre des Mille et une Nuits »²⁹, qui suit directement ce passage, trahissent le statut quasiment onirique d'une telle scène. Celle-ci est du reste le développement d'un passage sur la poésie des Bédouins qu'on trouvait déjà chez Volney. Ce dernier, malgré la volonté de rationalité qui anime tout son *Voyage en Égypte et en Syrie* (1787), n'avait pu résister au plaisir d'esquisser lui-même une de ces « histoires dans le genre des Mille et une Nuits »³⁰. Ce qui distingue le texte de Du Bois-Aymé est la position du narrateur, qui se représente, contrairement à Volney, comme l'un des membres du groupe. Toutefois, il précise qu'il a conservé « le costume de son pays », ce qui indique la limite de ce fantasme d'intégration.
- 14 Le désir de nomadisme, au début du XIX^e siècle, ne s'accomplit le plus souvent que par projection. C'est sans doute un tel mécanisme qu'il faut voir à l'œuvre dans l'anecdote qui termine ce « Mémoire sur les tribus arabes », et où le narrateur dit avoir été témoin de

l'enlèvement par des Bédouins d'une Italienne, qui préféra « rester parmi eux »³¹ bien qu'elle eût la possibilité de revenir parmi les siens. La vie nomade exerce sur Du Bois-Aymé une réelle séduction, qu'il rappellera encore, dans sa correspondance d'Italie, plusieurs années après son retour en Europe, au moment de la parution des premiers volumes de la *Description de l'Égypte* : « On dit que dans les états romains, nous allons nous trouver de nouveau au milieu des troubles qu'une réunion forcée entraîne presque toujours ; je n'en suis pas effrayé ; on jouit peut-être mieux de l'existence, on vit plus, là où il est quelques dangers à courir, que lorsque tout est calme autour de nous. La vie de l'Arabe dans le désert m'a toujours paru préférable à celle de certains riches dans toute la mollesse de leur luxe efféminé. »³²

- 15 Cet aveu montre en même temps que les Bédouins, au-delà du contexte scientifique de l'expédition d'Égypte, peuvent continuer d'alimenter le mythe primitiviste d'une liberté vertueuse à laquelle Du Bois-Aymé pouvait s'identifier, lorsqu'il vivait dans un village des Apennins, en marge des fastes de l'Empire. Pour donner un fondement solide à ce mythe, Du Bois-Aymé fait appel à deux types de références antiques qui ont pour fonction de prouver que la société bédouine n'a pas varié au cours des âges. Ce sont, d'une part, les géographes grecs, d'autre part, la Bible et ses interprètes, qui sont sollicités. Quant aux premiers, c'est Diodore de Sicile qui est longuement cité dans le « Mémoire sur les tribus arabes ». On retrouve en effet dans la *Bibliothèque historique* l'une des composantes qui servira à la formation du mythe des Bédouins, puisque ceux-ci sont déjà décrits par Diodore comme « extrêmement jaloux de leur liberté »³³. Mais on remarque aussitôt que la pauvreté vertueuse n'apparaît pas encore comme une de leurs caractéristiques. La nourriture ne semble pas manquer pour ces nomades arabes — « ils vivent de chair, de lait, et de fruits communs et ordinaires »³⁴ —, que Diodore peint du reste comme de riches commerçants transportant en Égypte les épices provenant de l'Arabie Heureuse³⁵.
- 16 Dans son « Mémoire sur la ville et la vallée de Qoçeir et sur les peuples nomades », paru également dans le tome 1 (1809) de la *Description de l'Égypte*, Du Bois-Aymé reprend en détail ce texte du géographe grec pour en faire une véritable grille de lecture de la tribu des A'babdeh, et conclut : « Diodore de Sicile, qui écrivait il y a dix-huit siècles, semble craindre que l'on ne prenne pour des fables ce qu'il raconte des Troglodytes ; et nous venons de les retrouver sur le même sol, avec le même costume, les mêmes armes, et la plupart de leurs anciens usages. »³⁶
- 17 Curieusement, cette conviction d'une pureté de race qui se serait maintenue à travers l'histoire est illustrée par un exemple présenté comme exceptionnel et décrit en termes de *métissage* : « Les Arabes sont blancs, se rasent la tête, portent le turban, sont vêtus, ont des armes à feu, des lances de quatre à cinq mètres, des sabres très courbes, etc. Les A'babdeh sont noirs, et leurs traits ont beaucoup de ressemblance avec ceux des Européens. »³⁷
- 18 Étonnante ressemblance, si l'on songe au rejet quasi généralisé qu'inspire le physique des Noirs chez les voyageurs occidentaux du XIXe siècle. Mais Du Bois-Aymé insiste sur cette comparaison qui fait des A'babdeh un véritable mixte culturel : « Ils en mettent [de la graisse] même une telle quantité sur la tête qu'avant qu'elle soit entièrement fondue, on croirait qu'ils se sont poudrés à la manière des Européens. »³⁸ Plutôt qu'une stratégie de réduction de l'altérité, il faut sans doute lire dans ce parallèle provoquant une « contamination » réciproque du sujet et de son objet, le « sauvage » semblant imiter un « civilisé » qui, par contrecoup, devient lui-même ensauvagé.

- 19 Ce regard sur les Bédouins comme peuple mixte permet sans doute à Du Bois-Aymé de réaliser imaginativement un secret désir de rester parmi eux et de s'adapter à leur mode de vie. D'ailleurs, on trouve la trace de ce fantasme d'intégration dans un autoportrait en nomade qui figure dans une version antérieure de ce texte, parue de manière presque confidentielle en Italie, peu avant la publication de la *Description de l'Égypte* : « Devenu, en quelque sorte, un nouvel habitant du camp des A'babdeh, je passais parmi eux des journées entières ; j'étois le seul françois qu'ils voyoient habituellement, je fis avec eux quelques courses, et ils me regardèrent bientôt comme un de leurs amis. Reste avec nous, me dirent-ils plusieurs fois, tu sais manier le sabre, jeter [sic] le javelot, et t'élancer sur un dromadaire sans l'arrêter dans sa course. »³⁹
- 20 Ce passage est en fait repris de Volney, qui l'emprunte peut-être lui-même à Laurent d'Arvieux⁴⁰. Sa reprise par Du Bois-Aymé dénote la persistance d'un mythe qui, dès l'aube des Lumières, conduit certains voyageurs français à rêver, selon un mode quasiment rimbaldien, de rompre les amarres. Mais quitter l'Europe pour le désert, cela peut aussi signifier, à l'inverse, faire un voyage dans le temps pour mieux retrouver ses propres origines judéo-chrétiennes. En effet, depuis les *Travels* (1738) de Thomas Shaw⁴¹, les Bédouins sont considérés par de nombreux voyageurs comme les descendants des patriarches de l'Ancien Testament. Abraham, figure du Père à double titre (il donne naissance aux Juifs par sa femme Sara, et aux Arabes par sa servante Agar), apparaît à cinq reprises dans le « Mémoire sur les tribus arabes » : « Il est une tradition conservée chez les Arabes et consacrée par le Qorân, qui les fait descendre d'Ismaël, de ce fils d'Abraham dont le Seigneur a dit : "Ce sera un homme fier et sauvage ; il lèvera la main contre tous, et tous levèrent la main contre lui ; et il dressera ses pavillons vis-à-vis de tous ses frères : je te bénirai, et lui donnerai une postérité très-grande et très-nombreuse". »
- 21 « Dans ce portrait d'Ismaël, on reconnaît les Bédouins », conclut Du Bois-Aymé⁴². Celui-ci exprime à plusieurs reprises, après bien d'autres, l'idée d'une parenté entre Juifs et Arabes⁴³. Dans une longue note, il présente ainsi le texte sacré comme une sorte d'ethnographie primitive : « La loi du talion, le droit de vengeance dévolu aux plus proches parens, le rachat du sang, l'autorité des vieillards, la punition des blasphémateurs, la circoncision, les sacrifices sur les hauts lieux, les preuves de la virginité des filles exigées au jour de leur mariage, la stérilité regardée comme une malédiction du ciel, le désir d'une nombreuse postérité, les droits de propriété et d'héritage, la préparation des alimens, l'horreur pour la chair de porc, les bijoux, les vêtemens, la manière de faire la guerre, le partage des dépouilles enlevées sur l'ennemi ; l'usage d'habiter sous des tentes, même dans les pays fertiles couverts de villes et de villages ; celui de jeter de la poussière en l'air dans les grands dangers, dans les grands chagrins ; tout cela est aussi commun aux deux peuples... »⁴⁴
- 22 À vrai dire, ce n'est pas la référence biblique en soi qui est ici originale (bien qu'on puisse s'interroger sur son statut dans la *Description de l'Égypte*), mais plutôt le fait qu'elle coexiste avec d'autres références, notamment celle du déisme voltairien. En effet, Du Bois-Aymé avance que les Bédouins mêlent peut-être à leurs prières « un peu de cette vénération qu'ils ont pour tous les astres, reste probable de leur ancienne religion, qui fut aussi simple que naturelle ; ils adoraient un Être suprême, et regardaient comme des médiateurs entre eux et lui les corps célestes, qui, "sous un ciel si beau et si pur, semblaient leur annoncer la grandeur de Dieu avec plus de magnificence que le reste de la nature". »⁴⁵

- 23 La référence à une religion naturelle n'a rien de surprenant dans le contexte post-révolutionnaire de l'expédition d'Égypte. Mais il ne faut pas oublier que la *Description de l'Égypte* commence à paraître sous l'Empire, qui inverse totalement, à certains égards, les valeurs officielles. Dans une note de sa correspondance, qu'il fait paraître à la fin de sa vie, Du Bois-Aymé rappelle qu'à l'époque impériale, « les journaux avaient reçu l'ordre, la consigne d'attaquer Voltaire, de le dépopulariser »⁴⁶ afin de ménager les milieux catholiques. Or, considérer la Bible du simple point de vue historique, comme prétendait le faire Du Bois-Aymé après le philosophe, pouvait donner lieu à une accusation d'irreligion.
- 24 Par ailleurs, l'auteur du « Mémoire sur les tribus arabes » avait, initialement, rédigé tout un chapitre de ce texte en se basant largement sur un ouvrage polémique de Voltaire. Ce chapitre, intitulé « Des Hébreux considérés comme une des plus anciennes tribus Arabes », avait été presque entièrement censuré par la Commission d'Égypte, seule habilitée à « être instruite des convenances à garder », comme le rappelait un correspondant de Du Bois-Aymé⁴⁷. Or, il se trouve que ce chapitre avait paru en Italie avec le reste du mémoire, dans une version non expurgée, et avant sa parution dans la *Description de l'Égypte*⁴⁸. La provocation de ce texte venait non tant de l'hypothèse d'une origine commune aux Juifs et aux Arabes que d'une volonté délibérée de confondre ces deux peuples en une même tribu nomade, ainsi que l'indique clairement la terminologie employée par Du Bois-Aymé pour décrire l'arrivée des Hébreux en Égypte : « Les Bédouins Israélites errèrent quelque temps, dans les déserts de la Syrie et de l'isthme de Souès, et finirent, par consentement du Pharaon de l'Égypte, par s'établir dans la terre de Gessen, aujourd'hui vallée de Sabah-byâr. »⁴⁹
- 25 On note la même volonté de brouiller les pistes dans les différents noms que Du Bois-Aymé donne à Abraham⁵⁰, dans un passage qui semble avoir fait sourciller les membres de la Commission d'Égypte⁵¹.
- 26 Il faut dire que le texte de Voltaire, dont s'inspire l'auteur du « Mémoire sur les tribus arabes » sans en citer le titre, était particulièrement virulent à l'égard des Hébreux, qualifiés, dans *La Bible enfin expliquée*, de « horde d'Arabes Bédouins, qui errèrent longtemps entre les rochers du mont Liban et les déserts, et qui tantôt subsistèrent de leur brigandage, et tantôt furent esclaves... »⁵². Voltaire reprend à son compte les stéréotypes négatifs traditionnellement associés aux Bédouins pour les appliquer, par contamination, aux Hébreux. Il va même plus loin dans son pamphlet en niant à la fois la prééminence et la spécificité du peuple juif — « On prétend que les Arabes-Bédouins, dont les Juifs étaient évidemment une Colonie... »⁵³. Un tel renversement hiérarchique ne pouvait qu'ébranler, du même coup, la religion chrétienne comme héritière du judaïsme. Du Bois-Aymé défend ainsi, *via* Voltaire, l'idée d'une parenté entre Hébreux et Arabes, mais il écarte les remarques du philosophe hostiles aux deux peuples, au profit d'une représentation idéalisée des tribus nomades, toutes religions confondues.
- 27 C'est donc une censure essentiellement religieuse qui se manifeste à propos du « Mémoire sur les tribus arabes ». La Commission d'Égypte n'a visiblement pas été choquée par les déclarations de Du Bois-Aymé sur « les justes raisons de reprendre les armes » qu'auraient pu avoir un groupe de Bédouins maltraités par des soldats français⁵⁴. C'est sans doute l'indice d'une distance prise par les savants (ou du moins par certains d'entre eux) à l'égard des méthodes brutales inévitablement employées par les militaires de l'expédition pour atteindre leurs objectifs.

28 Pour terminer le survol de ce texte, je mentionnerai un autre phénomène de censure, qui montre à quel point la constitution du mythe de la liberté bédouine peut aller de pair avec une critique indirecte d'un système politique autoritaire. Dans son « Mémoire sur les tribus arabes », Du Bois-Aymé écrit ; « Plus on y réfléchit, moins on voit de moyens d'oppression dans le gouvernement des cheikhs ; il n'existe point dans leurs camps de prisons où l'innocence abandonnée puisse gémir, confondue avec le crime ; il n'y a point là de sérail où le souverain puisse cacher ses actions à tous les regards : le cheikh arabe, sans gardes, sans cortège, passe sa vie en plein air ; ses actions, ses discours, ont pour témoin tous les hommes de sa tribu ; il ne peut rien dérober à la censure de l'opinion, il ne peut pas couvrir un abus de pouvoir du masque de l'intérêt public, et ses sujets ne sont pas assez nombreux pour qu'il puisse, en les divisant d'intérêts, les subjuguier les uns par les autres. »⁵⁵

29 Or, dans une note de sa correspondance, Du Bois-Aymé indique que sur le conseil de plusieurs amis, il a substitué dans ce passage le mot *sérail* à celui de *palais*, qu'il avait primitivement écrit, et conclut : « L'article entier, on le voit, pouvait bien être un peu regardé comme une critique de quelques gouvernements, celui de l'empereur compris »⁵⁶. Même s'il n'assume pas directement une intention polémique, l'auteur avoue que cette image « démocratique » des Bédouins aurait pu être comprise par les contemporains comme un langage codé : cette société idéale qui semble issue du *Contrat social*, parfaitement transparente et où règne l'intérêt général (le peuple, seul Souverain, est l'unique *censeur* !) apparaît comme une arme potentielle contre l'arbitraire du régime impérial.

Jomard et la peur de la tyrannie nomade

30 Edme-François Jomard — 1777-1862 ⁵⁷ — accomplit dans le cadre de l'expédition d'Égypte des travaux de topographie et d'archéologie. À son retour en France, il prend en charge la publication de la *Description de l'Égypte*, où il insère ses « Observations sur les Arabes de l'Égypte moyenne » (1809). Dans ce texte, il divise les Arabes en tribus « qui se sont adonnées à l'agriculture » et celles « qui ne cultivent pas »⁵⁸. À vrai dire, toute la première partie de ces « Observations », consacrée aux tribus sédentarisées, contient également de nombreuses réflexions sur les Arabes nomades. Pour Jomard, « le sang arabe s'est si bien perpétré dans leurs familles [celles des tribus anciennement établies] sans aucun mélange, qu'on ne peut discerner leurs traits d'avec ceux des Arabes guerriers »⁵⁹. Les différentes catégories introduites dans ce texte n'ont finalement que peu d'incidence sur la représentation des Arabes qui, anciennement ou nouvellement établis, semblent porter en eux la marque indélébile de cette *bédouinité* imaginaire : « On se plaint des voleurs effrontés qui habitent les bords du Nil dans la Thébaïde : c'est à tort qu'on accuse les naturels du pays ; ces voleurs sont les habitants des villages arabes. »⁶⁰ Et Jomard d'amplifier cette image stéréotypée en généralisant son propos à des villages entiers dont « tous les habitants sans exception, et les cheykh eux-mêmes, font métier de voler »⁶¹.

31 Le chapitre II des « Observations », consacré spécifiquement aux nomades, ne fera donc que développer cette image démonisée des Arabes. À propos de ceux-ci, Jomard affiche d'emblée un bel optimisme épistémologique⁶², que contredira rapidement la suite du texte. Le titre même de ce chapitre (« Arabes guerriers et pasteurs, ou Arabes errans »), traduit, dans son redoublement et dans les différents qualificatifs employés, un certain embarras terminologique. Présentés comme une « nation singulière »⁶³, les Bédouins constituent un objet mouvant qui résiste aussi bien à l'enquête systématique qu'à la domination militaire : « Le déplacement continu de ces tribus, qui se succèdent dans un

même lieu, ne permet pas de connaître exactement leurs noms. »⁶⁴ À quoi s'ajoute leur environnement, dont les Européens ne maîtrisent pas les repères ; la configuration et les limites incertaines du désert semblent déterminer une perception trompeuse : « On les voit souvent fort loin, quand ils sont tout près de l'Égypte et de ceux qui les poursuivent, cachés derrière une colline sablonneuse. »⁶⁵ Les Arabes nomades apparaissent comme une figure antagoniste et dangereuse parce qu'insaisissable. À la confiance exprimée initialement par le narrateur, qui prétendait avoir fait ses observations « avec loisir et sécurité » au milieu des tribus bédouines, s'oppose la peur latente que traverse tout son texte. Il s'en dégage une vision largement dépréciative des Bédouins, présentés comme des êtres à la fois criminels et rusés : « En effet, qu'ils vivent en paix ou en guerre, ils n'en exercent pas moins de violences et de pillages, sauf à le faire un peu loin de leur résidence connue et avec plus de circonspection. »⁶⁶

- 32 C'est leur nomadisme même qui est jugé responsable des déprédations dont ils sont accusés. D'autres auteurs le notent également dans la *Description de l'Égypte* : le mode de vie errant s'opposerait à la vie sédentaire comme le crime à l'honnêteté⁶⁷. Menaçant à la fois les paysans dont ils dévastent les cultures et les soldats français qui tentent de s'imposer dans le Delta⁶⁸, les Bédouins constituent en outre un défi au pouvoir local, qui ne parvient pas à les contrôler ni à leur faire payer des impôts. Sans doute apportent-ils, dans un premier temps, un soutien bienvenu aux chefs de districts et à Mourad-Bey, qui les recrutent en toute hâte au moment de l'arrivée des Français en Égypte. Mais ils en profitent rapidement pour effectuer impunément des razzias. Du reste, c'est également ce dont les accuse l'Égyptien 'Abd al-Rahmân al-Jabarti, dont le point de vue citadin présente la particularité de faire des paysans les alliés des nomades dans leur entreprise de pillage : « Quand les gens [les habitants de Guizeh en fuite], après avoir passé les portes de la ville, arrivèrent en plein désert, les Bédouins et les fellahs les dépouillèrent de leurs affaires ; ils leur prirent vêtements et bagages, ne leur laissant même pas de quoi couvrir leur nudité ou calmer leur faim. Ce que les Bédouins déroberent alors est incalculable. »⁶⁹
- 33 Jomard ne se contente pas de répéter quelques clichés sur les Arabes nomades, hérités d'une vision archaïque qui trouve son répondant oriental dans une tradition remontant à Ibn Khaldoun⁷⁰, il peint les Bédouins comme un danger pour la survie même de l'Égypte. Conformément à une technique bien connue consistant à projeter la source du mal supposé à l'extérieur, il les représente comme « des étrangers campés aux portes d'un pays »⁷¹. Tout se passe au fond comme s'il n'y avait pas de Bédouins proprement « égyptiens », mais des ennemis campés aux frontières de l'Égypte, et toujours prêts à envahir les espaces habités. Les Bédouins, dont les tentes sont implicitement comparées à celles d'une armée en campagne, apparaissent comme des parasites venus du Maghreb : « Qu'annoncent toutes ces émigrations de la Barbarie, si ce n'est la pauvreté des familles qui en sortent, et le dessein qu'elles ont de s'enrichir aux dépens de l'Égypte, ce qui ne leur est que trop facile par la mollesse du gouvernement ? »⁷²
- 34 Pour rendre crédible son obsession d'une cavalerie bédouine qui « menace d'envahir insensiblement toutes les terres ou même l'empire du pays »⁷³, Jomard doit construire une véritable image de l'ennemi. Dès lors, les razzias pratiquées de temps à autre par les Bédouins deviennent prétexte à peindre ceux-ci comme des spéculateurs vampirisant une population pauvre et sans défense : « L'avidité d'argent est chez les Arabes la première passion. La vue seule d'une pièce d'or les déride et les fait sourire. [...] J'ai vu les malheureux Alexandrins, livrés à une horrible famine, implorer d'eux, presque à genoux et l'argent à la main, quelques mesures de blé pour faire vivre leurs familles à peine

pendant deux jours ; mais les Arabes refusaient pour un médin. Le cœur d'un Bédouin est un rocher que l'or seul peut amollir. »⁷⁴

- 35 On remarquera le passage du pluriel (les Arabes) au singulier (le Bédouin), qui marque le glissement d'une appellation ethnique vers un type abstrait propre à véhiculer des stéréotypes. Suit du reste un portrait caricatural rappelant l'imaginaire des pèlerins médiévaux, et où le physique des Bédouins est supposé refléter leur noirceur morale : « Pour la plupart, ils sont mal vêtus, leur teint est plus hâlé [que celui des fellahs], ils sont aussi plus durs à la fatigue ; en général, ils ont la physionomie plus ingrate, toujours fausse et méchante »⁷⁵. Enfin, les Bédouins sont « animalisés » — « Semblables aux bêtes fauves, ils s'en vont toujours cherchant leur proie... »⁷⁶ —, dernier degré de la déprédation qui permet de les considérer, littéralement, comme un *fléau* dont on doit se débarrasser par tous les moyens.
- 36 Jomard envisage pour cela plusieurs solutions, dont il montre en même temps les difficultés d'application. Il y a d'abord l'option radicale, c'est-à-dire une destruction physique qui n'ose pas dire son nom, et qui n'est écartée que pour des raisons pragmatiques⁷⁷. Jomard est visiblement marqué par les réflexions du voyageur Sonnini, qui avait posé crûment la question suivante : « L'existence des Bédouins, exemple et fléau de la société, est-elle plus funeste qu'utile ? »⁷⁸ Il répondait que « leur destruction, outre qu'elle seroit très lente, et, pour ainsi dire impraticable, deviendrait désavantageuse à l'Égypte », car les Bédouins sont pourvoyeurs de chameaux, moyen de transport indispensable à l'économie du pays⁷⁹. Sonnini en concluait qu'en créant artificiellement des besoins auprès des Arabes nomades, on les rendrait dépendants des autres habitants, avec lesquels ils finiraient par vivre en harmonie. Jomard, quant à lui, examine aussi l'hypothèse d'une élimination « douce », à savoir une sédentarisation forcée : « On devrait [...] leur enlever leurs terres, les réduire à la condition de simples cultivateurs, les faire renoncer à leurs armes, à leurs chevaux, à leurs chefs, à leur régime de tribu, enfin les confondre avec la population. »⁸⁰
- 37 Mais cette solution se heurte au fait que, selon Jomard, les chefs de village sont souvent les otages des Bédouins, qui les terrorisent pour les obliger à conserver les produits qu'ils viennent de leur voler⁸¹. Moins optimiste que Sonnini sur ce point, Jomard voit la difficulté d'obliger toute une population à changer de mode de vie. En revanche, l'action qu'il propose, au cas où les Arabes nomades refuseraient de renoncer à leurs tentes, est encore plus irréaliste, puisqu'il envisage de les « expulser tout à fait »⁸², sans en préciser les modalités, bien entendu.
- 38 C'est donc uniquement sur le plan imaginaire que se joue cette tentative de maîtriser une population nomade. Mais l'analyse des « Observations sur les Arabes » révèle, au-delà des intentions avouées de son auteur, une série de déplacements symboliques quant au rôle des différentes parties en présence sur le sol égyptien. Ainsi le pouvoir mamelouk, qui est en général représenté comme une forme de « despotisme oriental » dont les Français viendraient libérer les Égyptiens, est surtout caractérisé dans ce texte par son absence. Ceux qui seraient les véritables maîtres du pays, ce seraient en réalité ces « marchands de chevaux »⁸³ que sont les Bédouins, intermédiaires incontournables entre les citadins et les paysans : en profitant des situations de crise pour vendre leurs marchandises « à un prix excessif », ils auraient démontré leur talent de spéculateurs capitalistes avant la lettre⁸⁴. Quant à l'insolence avec laquelle ils pillent ou détruisent les récoltes, elle témoigne, toujours selon Jomard, de la « tyrannie » qu'ils exercent sur les habitants⁸⁵. Tout se passe,

dès lors, comme si l'armée française se donnait pour mission de libérer l'Égypte non tant du despotisme des Mamelouks que de la *tyrannie bédouine*⁸⁶.

- 39 On note par ailleurs une seconde inversion des rôles. Les pillages dont sont accusés les nomades semblent être envisagés par Jomard comme parfaitement légitimes en tant que tactique de l'armée française, dès lors que celle-ci mène une action contre les Bédouins : « Est-il donc impossible d'atteindre une tribu ennemie ? Si l'on avait plusieurs corps d'hommes bien équipés et bien armés, montés sur des dromadaires et portant avec eux des vivres et de l'eau, de manière à poursuivre, au besoin, les fuyards jusqu'à cinq ou six journées dans le désert, si l'on entretenait en outre des espions fidèles, il n'y a pas de doute que l'on n'atteignît à la fin les chameaux chargés. L'appât du butin est assurément plus qu'il ne faut pour soutenir les soldats dans ces courses fatigantes. »⁸⁷ Il y a là une sorte de mimétisme trouble qui témoigne sans doute, beaucoup plus que d'une stratégie rationnelle de combat, de la fascination secrète exercée par la pratique de la *razzia* sur un archéologue chargé de récolter une moisson culturelle en terrain étranger⁸⁸.
- 40 Ce ne sont là, il est vrai, que des notations isolées, où l'on est tenté de lire une identification inconsciente du narrateur à la figure du nomade voleur. L'ensemble du texte vise, quant à lui, à susciter la peur des Bédouins, auxquels est attribué le pouvoir exorbitant de créer une « révolution » généralisée que Jomard considère comme « une des plus probables dont l'Orient soit menacé »⁸⁹. Vision cauchemardesque du chaos, qu'il faut rendre crédible en se référant constamment au réel observé (le titre de ce texte prend ici tout son sens). D'où la fréquence de la formule *j'ai vu* dans les « Observations sur les Arabes » : appartenant à la rhétorique classique du récit de voyage, elle fonctionne d'abord comme un « opérateur de croyance »⁹⁰, c'est-à-dire qu'elle doit être, pour le lecteur, une garantie de véracité descriptive. Mais il suffit de se reporter au contexte pour constater qu'une telle formule joue aussi le rôle de témoignage accusateur : « J'ai vu de ces hommes, assez aveugles pour être martyrs de leur parole, conserver le bien des Arabes au prix de leurs propres biens [...]. Combien ai-je vu de villages dans ce cas-là, qui aujourd'hui ne présentent plus que des ruines et sont sans habitants, pour avoir osé soutenir une querelle où les Arabes étaient les agresseurs ! »⁹¹)
- 41 Les « Observations sur les Arabes » sont donc une forme de procès, mais un procès qui viserait aussi bien la « tyrannie » des Bédouins que la manière trop euphorique dont ceux-ci ont pu être décrits antérieurement. La critique porte notamment sur Volney, dont la présence est sous-jacente à la fin du texte. C'est en effet lui qui est mis en cause lorsque Jomard, affirmant « qu'un voyageur a un autre but qu'un historien »⁹², fait écho à l'épigraphe célèbre du *Voyage en Égypte et en Syrie*⁹³. Malgré ses prétentions scientifiques, Volney a de toute évidence contribué à la formation d'une image idéalisée des Bédouins. C'est notamment à son éloge de l'hospitalité nomade⁹⁴ que s'en prend Jomard, lorsqu'il reconnaît que sa propre peinture « s'accorde peu avec la réputation de loyauté et de franchise qu'ont donnée à cette nation la plupart des voyageurs »⁹⁵. Du coup, c'est aussi sur le texte de Du Bois-Aymé que le soupçon est implicitement jeté⁹⁶. La *Description de l'Égypte* contient ainsi, en elle-même, la critique du mythe qu'elle véhicule par ailleurs⁹⁷.
- 42 Cette vision démythifiée des Bédouins donne bien sûr naissance à un *contre-mythe*, celui du nomade arabe tentaculaire prêt à contrôler toute l'Égypte, voire l'ensemble du bassin oriental de la Méditerranée. À vrai dire, ce fantasme d'une invasion imminente de l'Orient semble relever d'un phénomène de projection. Tout se passe comme si l'expédition de Bonaparte suscitait, chez ceux-là même qui y participent, une peur diffuse des conséquences de leur propre action « civilisatrice », une hantise des bouleversements

qui reproduiraient dans l'espace oriental le traumatisme de la Révolution française. La représentation démonisée des Bédouins par Jomard serait ainsi à la fois le symptôme de cette peur et le moyen de mettre celle-ci à distance.

Conclusion

- 43 L'analyse des textes de Jomard et de Du Bois-Aymé a permis de mettre en évidence deux attitudes opposées face aux Bédouins. Or, il est frappant de constater que les « Observations sur les Arabes » et le « Mémoire sur les tribus arabes » se suivent (dans cet ordre-ci), à l'intérieur du même volume de la *Description de l'Égypte*, dans la première comme dans la seconde édition. Il semble donc très difficile d'en dégager un discours cohérent sur les Bédouins. La raison en est à chercher dans l'image *plurielle* de ceux-ci, image qui cristallise, à l'aube du XIX^e siècle, des valeurs anti-sociales comme le goût du vol aussi bien que des valeurs éminemment sociales comme le sens de l'hospitalité. Cette image à double face des Bédouins révèle ainsi les peurs et les désirs contradictoires d'une époque.
- 44 Œuvre collective, la *Description de l'Égypte* répond, par la force des choses, à la structure de l'*anthologie*, laquelle obéit à un principe de variété. Elle est, sur le plan de la composition, proche d'un ouvrage comme l'*Abrégé de l'histoire générale des voyageurs*⁹⁸ de Jean-François de La Harpe, lequel fait appel, dans le choix des textes qu'il propose sur les Bédouins, aussi bien à Sonnini qu'à Volney et à Savary — donc à des représentations des Arabes nomades souvent divergentes. D'autre part, la *Description de l'Égypte* exploite des sources variées, qui vont des géographes de l'antiquité aux voyageurs du XVIII^e siècle, et de la Bible à Voltaire. Ces différentes références peuvent constituer des modèles ou des repoussoirs, en tous les cas des filtres qui déterminent des orientations d'écriture, voire des choix perceptifs⁹⁹.
- 45 Hérیتیère, à travers Du Bois-Aymé, d'une image mythique des Bédouins qui émerge au XVIII^e siècle, la *Description de l'Égypte* reflète aussi, par le texte de Jomard, les problèmes stratégiques et les peurs qu'ont suscités, sur le terrain, des populations nomades échappant à tout contrôle militaire. Du reste, des tensions sont également perceptibles à l'intérieur d'un même texte, notamment sur le plan des techniques de représentation : le « Mémoire sur les tribus arabes » fait ainsi coexister une image exotique des Bédouins et une tentative de réduction de l'altérité. Mais quelles que soient les contradictions à l'œuvre, ces représentations ont pour point commun d'insister sur la *relation* existant entre Arabes nomades et Européens au début du XIX^e siècle. Malgré l'objectivité revendiquée dans la *Description de l'Égypte*, les différents auteurs de celle-ci s'investissent dans leur objet, se projettent sur lui ou tentent de le mettre à distance. C'est en tenant compte de cette dimension fantasmatique que pourrait être posée la question d'une nouvelle anthropologie des peuples méditerranéens.

NOTES

1. Le *Voyage de la Sainte Cyté de Hierusalem* (Paris, 1517) a été réédité et commenté par Ch. Schefer dans la collection des « Recueils de voyages et de documents pour servir à l'histoire de la géographie » (t, II), Leroux, Paris, 1862, ici p. 65.
2. Cf. mon article : « Une peur vaincue : l'émergence du mythe bédouin chez les voyageurs français du XVIII^e siècle », *La peur au XVIII^e siècle*, J. Berchtold et M. Porret éd., Droz, Genève, 1994, p. 193-212.
3. On trouve, à la même époque, des correspondances de ce basculement de la peur à la fascination, dans des domaines comme la représentation de la mer et de la montagne. Cf. Corbin A., *Le territoire du vide*, Aubier, Paris, 1988, et Joutard P., *L'invention du Mont-Blanc*, Gallimard/Julliard, Paris, 1986.
4. Cf. sa *Bibliographie économique, juridique et sociale de l'Égypte moderne (1798-1916)*, Ifao, Le Caire, 1918, p. 300-301.
5. Pour des raisons de place, je ne peux tenir compte ici des *Observations sur la topographie de la presqu'île de Sināï* (1813), de Coutelle, dont le regard sur les Bédouins constitue une sorte de position intermédiaire entre celles de Du Bois-Aymé et de Jomard.
6. Du Bois-Aymé, ancien élève de l'École polytechnique, est l'auteur d'une très sérieuse brochure intitulée *De la courbe que décrit un chien en courant après son maître* (vers 1811). On possède en outre de lui l'*Examen de quelques questions d'économie politique* (1823) et *De la justice criminelle en Toscane et de la peine de mort* (1844).
7. Ce texte est paru dans le t. I (daté 1809), section « État moderne », de la *Description de l'Égypte*. Je me réfère, ici comme par la suite et sauf exception indiquée, à la seconde édition (Pancoucke, Paris, 1821-1830), où le « Mémoire sur les tribus arabes » occupe les pages 329 à 389 du t. XII (1823).
8. « Mémoire sur les tribus arabes », *op. cit.*, t. XII, p. 330.
9. *Ibid.*, p. 338 ; c'est moi qui souligne.
10. Savary CI.-E., *Lettres sur l'Égypte* (1785), Bleuët, Paris, 1798, t. II, p. 7-8.
11. *Op. cit.*, p. 348. L'attitude de Vivant Denon face au Bédouin est ambiguë : « La paresse et l'indépendance sont les bases de son caractère ; et pour satisfaire et défendre l'une et l'autre, il s'agite sans cesse, et se laisse assiéger et tyranniser par le besoin. Nous ne pouvons donc rien proposer aux Bédouins qui puisse équivaloir à l'avantage de nous voler. » (*Voyage dans la Basse et la Haute-Égypte*, Didot, Paris, 1802, p. 31). Plus loin, il exprime cependant une opinion nuancée, non sans un certain embarras (« leurs principes ressemblent à des vertus » : *ibid.*) témoignant de la difficulté à faire entrer les Bédouins dans les catégories habituelles (identité et altérité) de la représentation des peuples étrangers. C'est à cet endroit que se situe l'anecdote en question, et que Vivant Denon commente en ces termes : « Peut-on haïr un tel peuple, quelque farouche que d'ailleurs il puisse être ? » (*ibid.*, p. 32).
12. « Mémoire sur les tribus arabes », *op. cit.*, t. XII, p. 358.
13. Cf. Montesquieu, *De l'esprit des lois* (1748), notamment livre XIV, chapitre IV (« Cause de l'immutabilité de la religion, des mœurs, des manières, des lois dans les pays d'Orient »).
14. « Mémoire sur les tribus arabes », *op. cit.*, t. XII, p. 360. Mais cette image d'un Orient où « les usages [...] sont immuables » (*ibid.*), étant en contradiction avec la vision de l'Histoire

(orientée vers le progrès) véhiculée par les Lumières, et surtout avec les objectifs civilisateurs de l'expédition d'Égypte, Du Bois-Aymé ajoute : « Il faut convenir cependant que, si cela est souvent plus raisonnable que de changer sans cesse, rien aussi ne se perfectionne. » (*ibid.*)

15.*Ibid.*, p.382.

16.*Ibid.*

17.Dans son *Essai sur les mœurs des habitants modernes de l'Égypte*, Chabrol commence par reprendre quelques stéréotypes négatifs sur les nomades, pour tenter finalement de renverser celle image en affirmant que les Bédouins « brigands » sont des cas isolés au sein d'une population exemplaire : « On voit par ces détails combien on est injuste en Europe à l'égard des Arabes, quand on les regarde comme des hommes barbares et impitoyables : nous les avons longtemps fréquentés, et nous avons été témoin de leur cordialité, de leurs goûts simples et de leurs vertus pastorales. S'il est quelques tribus qui méritent en partie les reproches des Européens, on ne sauroit généraliser ces reproches sans se rendre coupable d'une grande injustice ; et les mœurs des Geouâby, de même que celles d'une foule d'autres peuplades dont nous ne pouvons parler ici, n'en seront pas moins dignes de servir de modèle à plus d'une nation civilisée. » (*Description de l'Égypte, État moderne*, 1^{re} édition, t. II, 2^e partie, Imprimerie Royale, Paris, 1822, p. 430).

18.« Mémoire sur les tribus arabes », *op. cit.*, 1. XII. p. 345-347.

19.*Ibid.*, p. 382.

20.*Ibid.*, p. 371.

21.*Ibid.*, p. 374.

22.*Ibid.*, p. 367.

23.À certains égards, Du Bois-Aymé a une conception pré-romantique des Bédouins, qui incarnent également pour lui les troubadours de l'Europe médiévale : « Leurs poètes jouissent de ce respect, de cette vénération que nous avions jadis pour nos bardes ; car ils sont ce qu'étaient ceux-ci, les dispensateurs de la gloire : et quel homme n'en serait épris ? » (*ibid.*, p. 384).

24.*Ibid.*, p. 369.

25.« Nous descendîmes de cheval, et Français et Arabes, assis par terre, nous nous mîmes à manger de bon appétit. [...] Sans fourchettes ni cuillers, nous servant de nos mains comme les Arabes, nous arrachions des morceaux de viande et mangions pêle-mêle dans les mêmes plats. » (*ibid.*, p. 369)

26.« Nous remontâmes à cheval avec les Bédouins, et nous nous séparâmes comme d'anciens amis, après nous être fait ce salut arabe, signe de bienveillance... » (*ibid.*, p. 370)

27.*Ibid.*, p. 386.

28.*Ibid.*, p. 385-386.

29.*Ibid.*, p. 386.

30.« Ils commencent d'abord par rêver en silence, puis, à l'improviste, quelqu'un débute par un : "Il y avait au temps passé", et il continue jusqu'à la fin les aventures d'un jeune chaik et d'une jeune Bédouine... » (*Voyage en Égypte et en Syrie*, éd. Jean Gaulmier, Mouton, Paris-La Haye, 1959, p. 210)

31.*Op. cit.*, p. 383.

32.*Correspondance de M. Du Boisaymé*, Prudhomme, Grenoble, 1842, t. I, p. 19.

33.« Mémoire sur les tribus arabes », *op. cit.*, t. XII, p. 337, note1. Du Bois-Aymé cite Diodore de Sicile dans la traduction faite par l'abbé Terrasson et parue en 7 volumes sous le titre d'*Histoire universelle* (1737-1744). Il faut se reporter aujourd'hui à la traduction procurée par F. Bizièvre, *Bibliothèque historique*, Les Belles Lettres, Paris, 1975 ; le passage en

question se trouve dans le livre XIX, chapitre 94 (« Sur les coutumes des tribus arabes »). Ce sont indéniablement des nomades qui sont décrits par Diodore (« Ils vivent en plein air et appellent patrie ce territoire sans habitations... »), dans le récit qu'il fait des guerres hellénistiques pour la maîtrise de la Coelé-Syrie. On peut noter que le texte grec donne alternativement les termes d'*Arabes* et de *Barbares*, ce qui montre bien quel est le statut des Bédouins pour les auteurs de l'Antiquité, quels que soient par ailleurs les prédicats qui leur sont attribués.

34. « Mémoire sur les tribus arabes », *op. cit.*, t. XII, p. 337, note 1.

35. *Ibid.*

36. Dans la 2^e édition de la *Description de l'Égypte*, ce « Mémoire sur la ville et la vallée de Qoçeir... » se trouve dans le t. XI (1822), ici p. 393. « Qoçeir » (Kosseir) est une ville située sur la côte occidentale de la mer Rouge, à peu près à la hauteur de Keneh à laquelle elle sert de port. Du Bois-Aymé y séjourne de mi-mai au début du mois d'août 1799.

37. *Ibid.*, p. 392 ; c'est moi qui souligne.

38. *Ibid.*

39. Cette version du « Mémoire sur la ville et la vallée de Qoçeir et sur les peuples nomades » est parue à Fuligno, éd. Campitelli, 1810, ici p. 24. Tout cet épisode est supprimé dans la version parue dans la *Description de l'Égypte*, ainsi que d'autres passages jugés sans doute trop anecdotiques ou trop personnels. À propos d'un autre texte que Du Bois-Aymé envoie à Jollois, le secrétaire de la Commission d'Égypte, celui-ci adresse à son correspondant, dans une lettre datée du 23 décembre 1813, des reproches significatifs : « Ton mémoire sur Héliopolis sera une description. Tu sais quelle est la couleur et le ton des écrits qui, dans l'ouvrage d'Égypte, forment une branche distincte sous ce nom-là. La forme du commencement de ton travail me paraît s'éloigner du style ou plutôt du mode des descriptions. » (*Correspondance de M. Du Boisaymé*, *op. cit.*, t. I, p. 94 ; souligné par Jollois). Dans un court texte où il cherche à se distancier des contraintes narratives liées à la *Description de l'Égypte*, Jomard, bien plus tard, énumère celles-ci : « Les voyageurs ont évité de se mettre en scène ; ils ont supprimé les récits, les épisodes et tout ce qu'on rencontre de plus ou moins dramatique dans les voyages ordinaires ; ils n'ont pas même varié la marche des découvertes, et ils ont écrit comme s'ils n'avaient pas été acteurs. » (« Relation de l'Expédition scientifique des Français en Égypte en 1798 », extrait de l'*Encyclopédie des gens du monde*, t. XIV, 2^e partie, s. d. [1841], p. 1.

40. Cf. le *Voyage en Égypte et en Syrie* de Volney : « Pourquoi, me disait ce chaik, veux-tu retourner chez les Franks ? Puisque tu n'as pas d'aversion pour nos mœurs, puisque tu sais porter la lance et courir un cheval comme un Bédouin, reste parmi nous... » (*op. cit.*, p. 213). On trouve la même idée dans les *Mémoires du Chevalier d'Arvieux* édités par Jean-Baptiste Labat, Delespine, Paris, 1735, t. III, p. 73.

41.) Cet érudit anglais séjourne au Maghreb entre 1720 et 1733. Bien que sa vision des Bédouins soit encore largement dépréciative, il émet l'hypothèse que ceux-ci « ont conservé quantité d'usages dont il est fait mention dans l'Histoire sacrée et profane » (*Voyages de Monsr. Shaw, M. D. dans plusieurs provinces de la Barbarie et du Levant...*, Neaulme, La Haye, 1743, t. I, p. 390). Cette idée est reprise tout au long du XVIII^e siècle, et on la trouve encore chez le peintre orientaliste Horace Vemet. comme un véritable manifeste, dans sa brochure intitulée *Opinion sur certains rapports qui existent entre le costume des anciens Hébreux et celui des Arabes modernes* (1856).

42. « Mémoire sur les tribus arabes », *op. cit.*, t. XII, p. 335-336. Du Bois-Aymé cite ici Genèse XVI, 12, et XVII, 20.

43. « Ce que l'on peut au moins penser avec plus de certitude, c'est que les Arabes et les Hébreux ont une origine commune. Qu'on lise attentivement la Bible, on sera étonné de la ressemblance des mœurs des anciens patriarches avec celles des Arabes Bédouins. » (*ibid.*, p. 336) Cf. également p. 354 : « Il existe même encore, dit-on, dans l'intérieur de l'Arabie, des tribus juives, que les Bédouins musulmans regardent comme leurs frères. »

44. *Ibid.*, p. 336-337, note 2.

45. *Ibid.*, p. 353-354. Du Bois-Aymé se réfère ici explicitement à l'*Essai sur les mœurs* (1756) de Voltaire.

46. *Correspondance de M. Du Boisaymé, op. cit.*, t. I, p. 79, note 1.

47. *Ibid.*, p. 87 (lettre d'Edouard du Villiers datée du 17 décembre 1810).

48. Le titre initial de ce texte était « Mémoire sur les tribus arabes des déserts de l'Égypte et sur les tribus Israélites qui ont occupé autrefois les mêmes déserts », Fuligno, Campitelli, 1810 (c'est moi qui souligne la partie du titre qui disparaîtra pour la publication raccourcie de ce texte dans la *Description de l'Égypte*). C'est dans le même ouvrage que se trouve la première version du « Mémoire sur la ville et la vallée de Qoçeir ». Par cette publication anticipée, Du Bois-Aymé contrevenait aux règles auxquelles étaient en principe soumis les collaborateurs de la *Description*. Il avait néanmoins envoyé un exemplaire de ce livre à son ami Édouard de Villiers, ainsi qu'à Jollois, le secrétaire de la Commission d'Égypte, en leur demandant de rester discrets à ce sujet (*Correspondance de M. Du Boisaymé, op. cit.*, t. I, p. 33-36). Ce chapitre censuré réapparaîtra, sous une forme remaniée et avec des précautions oratoires vis-à-vis des milieux religieux, dans la seconde édition de la *Description* : il porte ici le titre de « Notice sur le séjour des Hébreux en Égypte et sur leur fuite dans le désert », et figure séparément dans le t. VIII (1822), dans la section des Mémoires (Antiquité).

49. « Mémoire sur les tribus arabes des déserts de l'Égypte et sur les tribus israélites », *op. cit.* (édition italienne), p. 92.

50. « Cet Abraham, ou Ibrahim, ou Abram, ou Bram... » (*ibid.*, p. 91). Ce passage est directement inspiré de Voltaire, qui cherchait, dans un ouvrage paru de manière anonyme, à contester le statut du patriarche, dans la tradition judéo-chrétienne, en le rattachant à des traditions orientales antérieures : « Les Persans prétendaient qu'Abraham avait été leur Prophète et leur Roi, et qu'il avait eu une guerre contre Nembrod. Il est constant, comme nous l'observons ailleurs, qu'ils appellent leur religion Miïlat Abraham, ou Ibrahim ; Kiss Abraham, ou Ibraïm. On a prétendu qu'il était le brama des Indiens ; qu'ensuite les Persans l'adoptèrent et qu'enfin les Juifs, qui vinrent et qui écrivirent très longtemps après, s'approprièrent Abraham. » (*La Bible enfin expliquée*, Londres [i. e. Amsterdam, Rey], 1776, p. 35, note 63)

51. Dans une lettre de protestation adressée « À l'Assemblée générale des coopérateurs de l'ouvrage sur l'Égypte » (Fuligno, 28 novembre 1810), Du Bois-Aymé tente de défendre son chapitre sur les Hébreux en s'appuyant sur les Écritures elles-mêmes : « Si, enfin, les noms d'Ibrahim, d'Abram ou Bram que je donne à Abraham ont paru irreligieux à vos commissaires, que ne s'en prennent-ils à l'auteur du texte hébreu de la Bible ? C'est dans son livre que je les ai trouvés. » (*Correspondance de M. Du Boisaymé, op. cit.*, t. I, p. 79)

52. *La Bible enfin expliquée, op. cit.*, p. 230. note 21.

53. *Ibid.*, p. 109, note 150.

54. « Mémoire sur les tribus arabes », *op. cit.*, t. XII, p. 345.

55. *Ibid.*, p. 339-340.

56. *Correspondance de M. Du Boisaymé, op. cit.*, t. I, p. 54-55, note 1.

57. Sur l'importance des travaux de cet ingénieur-géographe au XIX^e siècle, cf. la communication de Nélia DIAS présentée dans le cadre du séminaire sur *L'invention scientifique de la Méditerranée* (Univ. de Paris VII, 15 février 1993) : « Une science nouvelle ? La géo-ethnologie de Jomard ».

58. Les « Observations sur les Arabes de l'Égypte moyenne » sont parues dans le tome I (daté 1809) de la *Description de l'Égypte* (État moderne). Je me réfère ici à la 2^e édition, où les observations concernant les tribus nomades se trouvent aux pages 309-327 du tome XII (1823), ici p. 267.

59. *Ibid.*, p. 270.

60. *Ibid.*, p. 282.

61. *Ibid.*

62. « Je ne prétends pas donner ici le tableau des mœurs des Arabes ; mon seul dessein est de rapporter des observations dont je garantis l'exactitude, les ayant faites et écrites sur les lieux mêmes, avec loisir et sécurité, souvent accompagné dans mes courses par des cavaliers de ces tribus, ou bien campé au milieu d'elles. » (*ibid.*, p. 268)

63. *Ibid.*

64. *Ibid.*, p. 309,

65. *Ibid.*, p. 268.

66. *Ibid.*, p. 310.

67. Dans son « Mémoire sur la Nubie et les Barâbras » (1809), COSTAZ oppose la réputation de probité des Barâbras (les *barbarins*, population nubienne), à celle des Bédouins : « D'où vient à cette nation une supériorité de morale, qui la distingue si avantageusement des Arabes ses voisins, chez lesquels le métier de voleur est une profession honorée et en quelque sorte nationale ? Il faut en chercher la cause dans les genres de vie auxquels ces deux peuples sont adonnés : les Barâbras sont cultivateurs, et les Arabes pasteurs. » (*Description de l'Égypte*, 2^e éd., *op. cit.*, t. XI), p. 254)

68. Les Bédouins semblent avoir posé un réel problème à Bonaparte, qui les qualifiait de « spectacle de l'homme sauvage le plus hideux qu'il soit possible de se figurer » (lettre d'Égypte envoyée au Directoire, datée du 26 vendémiaire an VII et citée par Henry Laurens dans *L'expédition d'Égypte, 1798-1801*, Colin, 1989. Paris, p. 125). Pourtant, certains documents montrent que dans les faits, les Bédouins ont parfois joué un rôle d'intermédiaire non négligeable. Dans une lettre manuscrite datée du 18 pluviôse an 9, Jomard écrit : « J'ai fait mes efforts pour me procurer le plus de renseignements possibles chez les tribus d'Arabes de cette province [le long du Bahr Yousef] : toujours au milieu d'eux, quelquefois campés auprès, nous avons pu les observer avec quelque détail. J'ai éprouvé qu'ils étaient plus francs et plus traitables que les chaikhs el Beled [chefs de village] quand on les interroge. » (Bibliothèque nationale de Paris, manuscrit français 11275)

69. *Journal d'un notable du Caire durant l'expédition française, 1798-1801*, traduit et annoté par J. Cuoq, préface de J. Tulard, Albin Michel, Paris, 1979, p. 35.

70. Pour l'historien arabe du XIV^e siècle, les nomades sont « les plus farouches des hommes et les habitants des villes les regardent comme des bêtes sauvages indomptables et rapaces » (*Les Prolégomènes*, 1^{re} partie, trad. Baron de Slane, Imprimerie impériale, Paris, 1863-1865, p. 257).

71. « Observations sur les Arabes », *op. cit.*, t. XII, p. 314.

72. *Ibid.*, p. 314-315.

73. *Ibid.*, p. 316.

74. *Ibid.*, p. 317.

75.*Ibid.*, p. 320-321.

76.*Ibid.*, p. 321.

77.« Il est incontestable qu'il faudrait ne laisser en paix aucune tribu, si l'on n'était retenu par la crainte de manquer de chameaux et de chevaux sur les marchés d'Égypte. » (*ibid.*, p. 314)

78.Sonnini de Manoncourt Ch. N. S., *Voyage dans la Haute et la Basse Égypte*, Buisson, Paris, an VII, t. II, p. 251.

79.*Ibid.*, t. II, p. 251-252. L'attitude de Sonnini à l'égard des Bédouins est ambiguë. Il en a souvent peur, et note en tout cas avec désapprobation les razzias qu'ils commettent. Cependant, il n'est pas insensible à la vision du primitivisme bédouin véhiculée par Savary. Les Bédouins constituent pour Sonnini un défi à la raison, qu'il résout en opérant une dichotomie entre, d'une part, les Arabes nomades menant « une vie simple, uniforme, et que les excès ne rongent point » et, d'autre part, « une portion de cette nation » que « des courses continuelles et les souffrances d'une vie pénible et agitée ont pour ainsi dire dénaturée » (*ibid.*, t. II, p. 131).

80.« Observations sur les Arabes », *op. cit.*, t. XII, p. 315.

81.*Ibid.*, p. 317.

82.*Ibid.*, p. 316. Il est assez piquant de constater que, dans une brochure où il prétend s'inquiéter de « l'état de dépopulation » de l'Égypte, bien des années plus tard, Jomard imagine d'y faire venir... des Bédouins du Maghreb : « C'est dans la population nomade qu'est, selon moi, la vraie source de la future population égyptienne. Constitution physique, habitudes, religion, langage, mœurs, tout chez elle est en harmonie avec le climat de l'Égypte, avec les indigènes du sol. Je ne doute pas que le vice-roi [Méhémet-Ali] tourne bientôt ses yeux du côté des tribus de l'Occident ; qu'y aurait-il de plus avantageux, et pour elles et pour l'Égypte, que de voir s'établir successivement sur les rives du Nil, toutes ces tribus qui vivent misérablement dans la Marmorique et la Cyrénaïque, ou autour des régences de Tripoli et de Tunis, ou même près de Constantine, et au pied du petit Atlas. La France elle-même ne pourrait que gagner au mouvement de cette partie inquiète et remuante de la population de l'Algérie, vers l'Orient. » (*Coup d'œil impartial sur l'état présent de l'Égypte comparé à sa situation antérieure*, Béthune et Plon, Paris, 1836, p. 41-42) On devine que les Bédouins suscitent toujours les mêmes peurs, mais en Algérie cette fois-ci, devenue entre-temps colonie française — d'où l'idée, encore plus invraisemblable que les stratégies évoquées précédemment pour régler la « question bédouine », d'un transfert de populations. L'idée d'accorder une « concession de terres aux Arabes pasteurs de l'Ouest » sera reprise par Jomard dans des *Notes sur plusieurs branches de l'administration publique de l'Égypte, contenant des vues de réforme et d'amélioration* (manuscrit datant de 1639, cité et commenté par F. Chartes-Roux dans *Edme-François Jomard et la réforme de l'Égypte en 1839*, Ifao, Le Caire, 1955, ici p. 18).

83.« Observations sur les Arabes », *op. cit.*, t. XII, p. 314.

84.« L'argent que les Arabes ont gagné à Alexandrie pendant six mois de siège est énorme. Étroitement bloquée par les Anglais, cette place ne pouvait recevoir aucun approvisionnement de Rosette, ni par mer ni par terre. En contournant le lac Maréotis, les Arabes vinrent à bout d'y introduire des grains. Comme on n'y consommait que des vivres de première nécessité, et que ce sont les Arabes seuls qui les ont procurés à un prix excessif, il est clair qu'ils auront emporté de cette place plus de deux millions... » (*ibid.*, p. 316-317, note1).

85.*Ibid.*, p. 319.

86. Ce registre de la tyrannie apparaît à plusieurs reprises à propos des Bédouins, déjà dans la partie des « Observations » consacrée aux tribus sédentarisées : « Grâce à la présence de ces tyrans, la plupart des villages où ils dominent sont entièrement abandonnés et presque tous détruits » (*ibid.*, p. 291) ; plus loin, les Arabes nomades sont encore comparés à des « tyrans qui, semblables au vautour de Prométhée, ne quittent jamais leur proie un instant » (*ibid.*, p. 305).

87. *Ibid.*, p. 313.

88. Cette tentation du vol réapparaît à la fin du texte de Jomard : « Cependant il serait facile parfois d'enlever de grandes troupes de chameaux, parce que ces tribus ne sont jamais sur leurs gardes quand elles ne savent pas être poursuivies. » (*ibid.*, p. 323-324)

89. *Ibid.*, p. 326.

90. Cf. Hartog F., *Le Miroir d'Hérodote*, Gallimard, Paris, 1980, p. 275.

91. « Observations sur les Arabes », *op. cit.*, I. XII, p. 317-318 et 320.

92. *Ibid.*, p. 328.

93. « J'ai pensé que le genre des Voyages appartenait à l'Histoire et non au Roman. » Par cette formule qu'il reprend dans sa préface (*op. cit.* p. 23), Volney critique lui-même son contemporain Savary, auquel il reproche constamment d'avoir idéalisé l'Orient.

94. « Le Bédouin a-t-il consenti à manger le pain et le sel avec son hôte, rien au monde ne peut le lui faire trahir. » (*ibid.*, p. 211-212)

95. « Observations sur les Arabes », *op. cit.*, p. 326.

96. « On est révolté quand on voit ces nobles brigands se promener avec insolence sur les terres qu'ils ont ruinées, et camper autour des villages qu'ils ont dépeuplés », note Jomard avec ironie (*ibid.*, p. 291). Du Bois-Aymé, outre la séduction qu'exerce sur lui le monde bédouin, manifeste quant à lui un attrait certain pour la figure d'un bandit italien qu'il dit avoir rencontré en 1803 à Pouzzole : « Le métier de flatteur est, à mes yeux, le plus vil de tous ; j'estime plus un brigand de l'Apennin, un Maïno, ayant son genre d'héroïsme, ses vertus sauvages, que le plat courtisan d'un prince. » (*Correspondance...*, *op. cit.*, t. 1, p. 55 ; lettre à Edouard de Villiers du 7 juillet 1810)

97. On trouve, dans le « Mémoire sur la vallée des lacs de Natroun... » (1809) du général Andréossy, une volonté démythifiante poussée si loin qu'elle sombre dans la pure vulgarité : « Les cheyhks arabes négocient avec une sorte de dignité, ou plutôt de contrainte, comme tous les fourbes. Ce qu'ils appellent manger le pain et le sel avec leurs nouveaux alliés, ce témoignage qu'on dit si respectable, n'est qu'une grimace consacrée par l'usage. [...] On doit se défier des Arabes de même qu'on se défie des voleurs et des assassins. » (*Description de l'Égypte*, 2^e éd., *op. cit.*, t. XVI, p. 32 et 36)

98. Cet *Abrégé* est publié en 32 volumes entre 1780 et 1801, et prolonge la grande *Histoire générale des voyages* (qui paraît dès 1746) de l'abbé Prévost.

99. Les deux aspects ne vont pas forcément de pair, d'autant plus qu'il y a une dizaine d'années d'écart entre l'expédition d'Égypte et la publication des premiers volumes de la *Description de l'Égypte*. Certains collaborateurs se sentaient tenus d'effectuer de nouvelles lectures à leur retour en France, avant de rédiger leurs contributions écrites. Ainsi, peu avant de rendre son « Mémoire sur les tribus arabes », Du Bois-Aymé cherchait encore à se procurer les *Mémoires du Chevalier d'Arvieux* (1735), dont son ami É. du Villiers lui précise dans une lettre que l'auteur « emploie presque tout un volume à parler des Arabes qu'il paraît avoir étudiés avec soin » (*Correspondance de M. Du Boisaymé*, *op. cit.*, t. I, p. 43 ; lettre datée de Paris, le 3 juillet 1810).

INDEX

Mots-clés : anthropologie, Bédouins, Description de l'Égypte, Jomard

AUTEUR

SARGA MOUSSA

Fonds national suisse de la recherche scientifique